

Bibliothèque numérique

medic@

**Vicq d'Azyr, Félix. Discours
prononcés dans l'Académie française,
Le Jeudi XI Décembre M. DCC.
LXXXVIII, à la réception de M. Vicq
d'Azyr**

Paris : Demonville, 1788.



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90957x261x08>

DISCOURS
PRONONCÉS
DANS L'ACADÉMIE
FRANÇOISE,

Le Jeudi XI Décembre M. DCC. LXXXVIII,
A LA RÉCEPTION
DE M. VICQ D'AZYR.



A PARIS,
Chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie
Françoise, rue Christine, aux Armes de Dombes.

M. DCC. LXXXVIII.



M. VICQ D'AZYR ayant été élu par Messieurs de l'Académie Française, à la place de M. le Comte DE BUFFON, y vint prendre séance le Jeudi 11 Décembre 1788, & prononça le Discours qui suit.

MESSIEURS,

DANS le nombre de ceux auxquels vous accordez vos suffrages, il en est qui, déjà célèbres par d'immortels Ecrits, viennent associer leur gloire avec la vôtre; mais il en est aussi qui, à la faveur de l'heureux accord qui doit régner entre les Sciences & les Arts, viennent vous demander, au nom des Sociétés savantes, dont ils ont l'honneur d'être Membres, à se perfectionner près de vous dans le grand art de penser & d'écrire; le premier des Beaux-Arts, & celui dont vous êtes les arbitres & les modèles.

A ij

C'est ainsi, MESSIEURS; c'est sous les auspices des Corps savans auxquels j'ai l'honneur d'appartenir, que je me présente aujourd'hui parmi vous. L'un de ces Corps (1) vous est attaché depuis long - temps par des liens qui sont chers aux Lettres ; dépositaire des secrets de la Nature, interprète de ses lois, il offre à l'Eloquence de grands sujets & de riches tableaux. Quelque éloignées que paroissent être de vos occupations les autres Compagnies (1) qui m'ont reçu dans leur sein, elles s'en rapprochent, en plusieurs points, par leurs études. Peut-être que les grands Ecrivains qui se sont illustrés dans l'art que je professe, qui ont contribué, par leurs veilles, à conserver dans toute leur pureté ces Langues éloqu岸tes de la Grèce & de l'Italie, dont vos Productions ont fait revivre les trésors, qui ont le mieux imité Pline & Celse dans l'élégance de leur langage ; peut-être que ces hommes avoient quelques droits à vos récompenses. Animé par leurs exemples, j'ai marché de loin sur leurs traces ; j'ai fait de grands efforts, & vous avez couronné mes travaux.

Et ce n'est pas moi seul dont les vœux sont aujourd'hui comblés ; que ne puis-je vous exprimer, MESSIEURS, combien la faveur que vous m'avez accordée a répandu d'encouragement & de joie parmi les Membres & les Correspondans nombreux de la Compagnie savante dont je suis l'organe. J'ai vu que, dans les lieux les plus éloignés, que par-tout où l'on cultive son esprit & sa raison, on connoît le prix de vos suffrages ; & si quelque chose pouvoit ajouter au bonheur de les avoir réunis, ce

(1) L'Académie Royale des Sciences.

(2) La Faculté & la Société Royale de Médecine de Paris.

feroit celui de voir tant de Savans estimables partager votre bienfait & ma reconnoissance ; ce seroit ce concours de tant de félicitations qu'ils m'ont adressées de toutes parts, lorsque vous m'avez permis de succéder parmi vous à l'homme illustre que le Monde littéraire a perdu.

Malheureusement il en est de ceux qui succèdent aux grands Hommes, comme de ceux qui en descendent. On voudroit qu'héritiers de leurs privilèges, ils le fussent aussi de leurs talens ; & on les rend, pour ainsi dire, responsables de ces pertes que la Nature est toujours si lente à réparer. Mais ces reproches, qui échappent au sentiment aigri par la douleur, le silence qui règne dans l'Empire des Lettres, lorsque la voix des hommes éloquens a cessé de s'y faire entendre, ce vide qu'on ne sauroit combler, sont autant d'hommages offerts au génie. Ajoutons-y les nôtres ; & méritons, par nos respects, que l'on nous pardonne d'être assis à la place du Philosophe qui fut une des lumières de son siècle, & l'un des ornemens de sa patrie.

La France n'avoit produit aucun Ouvrage qu'elle pût opposer aux grandes vues des Anciens sur la Nature. Buffon naquit, & la France n'eut plus, à cet égard, de regrets à former.

On touchoit au milieu du siècle ; l'Auteur de la Henriade & de Zaïre continuoit de charmer le monde par l'inépuisable fécondité de son génie ; Montesquieu démêloit les causes physiques & morales qui influent sur les institutions des hommes ; le Citoyen de Genève commençoit à les étonner par la hardiesse & l'éloquence de sa philosophie ; d'Alembert écrivoit cet immortel Discours qui sert de frontispice au plus vaste de tous les

monimens de la Littérature; il expliquoit la précession des équinoxes, & il créoit un nouveau calcul; Buffon préparoit les pinceaux, & tous ces grands Esprits donnoient des espérances qui n'ont point été trompées.

Quel grand, quel étonnant spectacle que celui de la Nature! Des astres étincelans & fixes, qui répandent au loin la chaleur & la lumière; des astres errans, qui brillent d'un éclat emprunté, & dont les routes sont tracées dans l'espace; des forces opposées, d'où naît l'équilibre des mondes; l'élément léger, qui se balance autour de la terre; les eaux courantes, qui la dégradent & la sillonnent; les eaux tranquilles, dont le limon qui la féconde forme les plaines; tout ce qui vit sur sa surface, & tout ce qu'elle cache en son sein; l'homme lui-même, dont l'audace a tout entrepris, dont l'intelligence a tout embrassé, dont l'industrie a mesuré le temps & l'espace; la chaîne éternelle des causes; la série mobile des effets, tout est compris dans ce merveilleux ensemble. Ce sont ces grands objets que M. de Buffon a traités dans ses Ecrits. Historien, Orateur, Peintre & Poète, il a pris tous les tons & mérité toutes les palmes de l'Eloquence. Ses vues sont hardies, ses plans sont bien conçus, ses tableaux sont magnifiques. Il instruit souvent, il intéresse toujours; quelquefois il enchante, il ravit; il force l'admiration, lors même que la raison lui résiste. On retrouve dans ses erreurs l'empreinte de son génie; & leur tableau prouveroit seul que celui qui les commit fut un grand Homme.

Lorsqu'on jette un coup - d'œil général sur les Ouvrages de M. de Buffon, on ne fait ce qu'on doit le plus admirer dans une entreprise si étendue, ou de la vigueur de son esprit, qui ne se fatigua jamais, ou de la per-

fection soutenue de son travail , qui ne s'est point démentie , ou de la variété de son savoir , que chaque jour il augmentoit par l'étude. Il excella sur-tout dans l'art de généraliser ses idées & d'enchaîner les observations. Souvent , après avoir recueilli des faits jusqu'alors isolés & stériles , il s'élève & il arrive aux résultats les plus inattendus. En le suivant , les rapports naissent de toutes parts ; jamais on ne fut donner à des conjectures plus de vraisemblance , & à des doutes l'apparence d'une impartialité plus parfaite. Voyez avec quel art , lorsqu'il établit une opinion , les probabilités les plus foibles sont placées les premières ; à mesure qu'il avance , il en augmente si rapidement le nombre & la force , que le lecteur subjugué se refuse à toute réflexion qui porteroit atteinte à son plaisir. Pour éclairer les objets , M. de Buffon emploie , suivant le besoin , deux manières : dans l'une , un jour doux , égal , se répand sur toute la surface ; dans l'autre , une lumière vive , éblouissante , n'en frappe qu'un seul point. Personne ne voila mieux ces vérités délicates , qui ne veulent qu'être indiquées aux hommes. Et , dans son style , quel accord entre l'expression & la pensée ! Dans l'exposition des faits , sa phrase n'est qu'élégante ; dans les préfaces de ses Traductions , il ne montre qu'un Ecrivain correct & sage. Lorsqu'il applique le calcul à la morale , il se contente de se rendre intelligible à tous. S'il décrit une expérience , il est précis & clair ; on voit l'objet dont il parle ; & pour des yeux exercés , c'est le trait d'un grand Artiste : mais on s'aperçoit sans peine que ce sont les sujets élevés qu'il cherche & qu'il préfère. C'est en les traitant qu'il déploie toutes ses forces , & que son style montre toute la richesse de son talent.

Dans ces tableaux, où l'imagination se repose sur un merveilleux réel, comme Manilius & Pope, il peint pour instruire ; comme eux il décrit ces grands phénomènes, qui sont plus imposans que les mensonges de la fable ; comme eux il attend le moment de l'inspiration pour produire ; & comme eux il est Poète. En lui la clarté, cette qualité première des Ecrivains, n'est point altérée par l'abondance. Les idées principales, distribuées avec goût, forment les appuis du discours ; il a soin que chaque mot convienne à l'harmonie autant qu'à la pensée ; il ne se fert, pour désigner les choses communes, que de ces termes généraux, qui ont, avec ce qui les entoure, des liaisons étendues. A la beauté du coloris il joint la vigueur du dessin ; à la force s'allie la noblesse ; l'élégance de son langage est continue ; son style est toujours élevé, souvent sublime, imposant & majestueux ; il charme l'oreille, il séduit l'imagination, il occupe toutes les facultés de l'esprit ; & pour produire ces effets, il n'a besoin ni de la sensibilité, qui émeut & qui touche ; ni de la véhémence, qui entraîne, & qui laisse dans l'étonnement celui qu'elle a frappé. Que l'on étudie ce grand art dans le discours où M. de Buffon en a tracé les règles ; on y verra par-tout l'Auteur se rendant un compte exact de ses efforts, réfléchissant profondément sur ses moyens, & dictant des lois auxquelles il n'a jamais manqué d'obéir. Lorsqu'il vous disoit, MESSIEURS, que les beautés du style sont les droits les plus sûrs que l'on puisse avoir à l'admiration de la Postérité, lorsqu'il vous exposoit comment un Ecrivain, en s'élevant par la contemplation à des vérités sublimes, peut établir sur des fondemens inébranlables, des monumens immortels ;

immortels ; il portoit en lui le sentiment de sa destinée ; & c'étoit alors une prédiction qui fut bientôt accomplie.

Je n'aurois jamais osé, MESSIEURS, parler ici de l'élocution & du style, si, en essayant d'apprécier M. de Buffon sous ce rapport, je n'avois été conduit par M. de Buffon lui-même. C'est en lisant ses Ouvrages que l'on éprouve toute la puissance du talent qui les a produits, & de l'art qui les a formés. Je sens mieux que personne combien il est difficile de célébrer dignement tant de dons rassemblés ; & lors même que cet éloge me ramène aux objets les plus familiers de mes travaux, j'ai lieu de douter encore que j'aye rempli votre attente. Mais les Ouvrages de M. de Buffon sont si répandus, & l'on s'est tant occupé de la Nature en l'étudiant dans ses Ecrits, que, pour donner de ce grand Homme l'idée que j'en ai conçue, je n'ai pas craint, MESSIEURS, de vous entretenir aussi des plus profonds objets de ses méditations & de ses travaux.

Avant de parler de l'homme & des animaux, M. de Buffon devoit décrire la terre qu'ils habitent, & qui est leur domaine commun ; mais la théorie de ce globe lui parut tenir au système entier de l'univers, & différens phénomènes, tels que l'augmentation successive des glaces vers les pôles, & la découverte des ossemens des grands animaux dans le Nord, annonçant qu'il avoit existé sur cette partie de notre planète une autre température, M. de Buffon chercha, sans la trouver, la solution de cette grande énigme dans la suite des faits connus. Libre alors, son imagination féconde osa suppléer à ce que les travaux des hommes n'avoient pu découvrir. Il dit avec

B

Hésiode : Vous connoîtrez quand la terre commença d'être, & comment elle enfanta les hautes montagnes. Il dit avec Lucrèce : J'enseignerai avec quels élémens la Nature produit, accroit & nourrit les animaux; & se plaçant à l'origine des choses : Un astre, ajouta-t-il, a frappé le soleil; il en a fait jaillir un torrent de matière embrasée, dont les parties, condensées insensiblement par le froid, ont formé les planètes. Sur le globe que nous habitons, les molécules vivantes se sont composées de l'union de la matière inerte avec l'élément du feu; les régions des pôles, où le refroidissement a commencé, ont été, dans le principe, la patrie des plus grands animaux. Mais déjà la flamme de la vie s'y est éteinte; & la terre, se dépouillant, par degrés, de sa verdure, finira par n'être plus qu'un vaste tombeau.

On trouve dans ces fictions brillantes la source de tous les systèmes que M. de Buffon a formés. Mais pour savoir jusqu'à quel point il tenoit à ces illusions de l'esprit, qu'on le suive dans les routes où il s'engage. Ici, plein de confiance dans ses explications, il rappelle tout à des lois que son imagination a dictées. Là, plus réservé, il juge les systèmes de Whiston & de Leibnitz, comme il convient au Traducteur de Newton; & la sévérité de ses principes étonne ceux qui savent combien est grande ailleurs la hardiesse de ses suppositions. Est-il blessé par la satire? il reprend ces théories qu'il avoit presque abandonnées; il les accommode aux découvertes qui ont changé la face de la Physique; & perfectionnées, elles excitent de nouveau les applaudissemens & l'admiration que des Critiques mal-adroits avoient projeté de lui ravir. Plus calme ailleurs, il convient que ses hypothèses sont dé-

nuées de preuves ; & il semble se justifier , plutôt que s'applaudir de les avoir imaginées. Maintenant son art est connu , & son secret est dévoilé. Ce grand Homme n'a rien négligé de ce qui pouvoit attirer sur lui l'attention générale , qui étoit l'objet de tous ses travaux. Il a voulu lier , par une chaîne commune , toutes les parties du système de la Nature ; il n'a point pensé que , dans une si longue carrière , le seul langage de la raison pût se faire entendre à tous ; & cherchant à plaire pour instruire , il a mêlé quelquefois les vérités aux fables , & plus souvent quelques fictions aux vérités.

Dans les Discours dont je dois rassembler ici les principales idées , les problèmes les plus intéressans sont proposés & résolus. On y cherche , parmi les lieux les plus élevés du globe , quel fut le berceau du genre humain ; on y peint les premiers peuples s'entourant d'animaux esclaves ; des colonies nombreuses suivant la direction & les pentes des montagnes , qui leur servent d'échelons pour descendre au loin dans les plaines , & la terre se couvrant , avec le temps , de leur postérité.

On y demande s'il y a des hommes de plusieurs espèces ; l'on y fait voir que , depuis les zones froides , que le Lapon & l'Eskimau partagent avec les phoques & les ours blancs , jusqu'aux climats que disputent à l'Africain le lion & la panthère , la grande cause qui modifie les êtres est la chaleur. L'on y démontre que ce sont les variétés qui produisent les nuances de la couleur & les différences de la stature des divers habitans du globe , & que nul caractère constant n'établit entre eux des différences déterminées. D'un pôle à l'autre , les hommes ne forment donc qu'une seule espèce ; ils ne composent qu'une

même famille. Ainsi, c'est aux Naturalistes qu'on doit les preuves physiques de cette vérité morale, que l'ignorance & la tyrannie ont si souvent méconnue, & que, depuis si long-temps, les Européens outragent, lorsqu'ils achètent leurs frères, pour les foumettre, sans relâche, à un travail sans salaire, pour les mêler à leurs troupeaux, & s'en former une propriété, dans laquelle il n'y a de légitime que la haine vouée par les esclaves à leurs oppresseurs, & les imprécations adressées, par ces malheureux, au Ciel, contre tant de barbarie & d'impunité.

On avoit tant écrit sur les sens, que la matière paroïsoit épuisée; mais on n'avoit point indiqué l'ordre de leur prééminence dans les diverses classes d'animaux. C'est ce que M. de Buffon a fait; & considérant que les rapports des sensations dominantes doivent être les mêmes que ceux des organes, qui en font le foyer, il en a conclu que l'homme, instruit sur-tout par le toucher, qui est un sens profond, doit être attentif, sérieux, & réfléchi; que le quadrupède, auquel l'odorat & le goût commandent, doit avoir des appétits véhémens & grossiers; tandis que l'oiseau, que l'œil & l'oreille conduisent, aura des sensations vives, légères, précipitées comme son vol, & étendues comme la sphère où il se meut en parcourant les airs.

En parlant de l'éducation, M. de Buffon prouve que dans toutes les classes d'animaux, c'est par les soins assidus des mères que s'étendent les facultés des êtres sensibles; que c'est par le séjour que les petits font près d'elles, que se perfectionne leur jugement, & que se développe leur industrie: de sorte que les plus imparfaits de tous sont ceux par qui ne fut jamais pressé le sein qui les porta, & que le premier est l'homme qui, si long-

temps foible , doit à celle dont il a reçu le jour , tant de caresses , tant d'innocens plaisirs , tant de douces paroles , tant d'idées & de raisonnemens , tant d'expériences & de savoir ; que sans cette première instruction qui forme l'esprit , il demeureroit peut-être muet & stupide parmi les animaux auxquels il devoit commander.

Les idées morales sont toutes appuyées sur des vérités physiques , & comme celles-ci résultent de l'observation & de l'expérience , les premières naissent de la réflexion & de la philosophie. M. de Buffon , en les mêlant avec art les unes aux autres , a su tout animer & tout embellir. Il en a fait sur-tout le plus ingénieux usage pour combattre les maux que répand parmi les hommes la peur de mourir. Tantôt s'adressant aux personnes les plus timides , il leur dit que le corps énervé ne peut éprouver de vives souffrances au moment de sa dissolution. Tantôt voulant convaincre les lecteurs les plus éclairés , il leur montre dans le désordre apparent de la destruction , un des effets de la cause qui conserve & qui régénère ; il leur fait remarquer que le sentiment de l'existence ne forme point en nous une trame continue , que ce fil se rompt chaque jour par le sommeil , & que ces lacunes , dont personne ne s'effraye , appartiennent toutes à la mort. Tantôt parlant aux vieillards , il leur annonce que le plus âgé d'entre eux , s'il jouit d'une bonne santé , conserve l'espérance légitime de trois années de vie ; que la mort se rallentit dans sa marche , à mesure qu'elle s'avance , & que c'est encore une raison pour vivre , que d'avoir long-temps vécu.

Les calculs que M. de Buffon a publiés sur ce sujet important , ne se bornent point à répandre des consolations.

tions ; on en tire encore des conséquences utiles à l'administration des peuples. Il prouve que les grandes villes font des abîmes où l'espèce humaine s'engloutit. On y voit que les années les moins fertiles en subsistance font aussi les moins fécondes en hommes. De nombreux résultats y montrent que le corps politique languit lorsqu'on l'opprime ; qu'il se fatigue & s'épuise lorsqu'on l'irrite ; qu'il dépérit faute de chaleur ou d'aliment , & qu'il ne jouit de toutes ses forces qu'au sein de l'abondance & de la liberté.

M. de Buffon est donc le premier qui ait uni la Géographie à l'Histoire Naturelle , & qui ait appliqué l'Histoire Naturelle à la Philosophie ; le premier qui ait distribué les quadrupèdes par zones , qui les ait comparés entre eux dans les deux Mondes , & qui leur ait assigné le rang qu'ils doivent tenir à raison de leur industrie. Il est le premier qui ait dévoilé les causes de la dégénération des animaux ; savoir , le changement de climats , d'alimens , & de mœurs , c'est à dire , l'éloignement de la patrie & la perte de la liberté. Il est le premier qui ait expliqué comment les peuples des deux continens se sont confondus , qui ait réuni dans un tableau toutes les variétés de notre espèce , & qui , dans l'histoire de l'homme , ait fait connoître , comme un caractère que l'homme seul possède , cette flexibilité d'organes qui se prête à toutes les températures , & qui donne le pouvoir de vivre & de vieillir dans tous les climats.

Parmi tant d'idées exactes & de vues neuves , comment ne reconnoît-on pas une raison forte que l'imagination n'abandonne jamais , & qui , soit qu'elle s'occupe à discuter , à diviser ou à conclure , mêlant des images aux abstrac-

tions & des emblèmes aux vérités, ne laisse rien sans liaisons, sans couleur ou sans vie, peint ce que les autres ont décrit, substitue des tableaux ornés à des détails arides, des théories brillantes à de vaines suppositions, crée une science nouvelle, & force tous les esprits à méditer sur les objets de son étude, & à partager ses travaux & ses plaisirs.

Dans le nombre des Critiques qui s'élevèrent contre la première partie de l'Histoire Naturelle de M. de Buffon, M. l'Abbé de Condillac, le plus redoutable de ses adversaires, fixa tous les regards. Son esprit jouissoit de toute sa force dans la dispute. Celui de M. de Buffon au contraire y étoit en quelque sorte étranger. Veut-on les bien connoître ? Que l'on jette les yeux sur ce qu'ils ont dit des sensations. Ici les deux Philosophes partent du même point ; c'est un homme que chacun d'eux veut animer. L'un, toujours méthodique, commence par ne donner à sa statue qu'un seul sens à la fois. Toujours abondant, l'autre ne refuse à la sienne aucun des dons qu'elle auroit pu tenir de la Nature. C'est l'odorat, le plus obtus des organes, que le premier met d'abord en usage. Déjà le second a ouvert les yeux de sa statue à la lumière, & ce qu'il y a de plus brillant a frappé ses regards. M. l'Abbé de Condillac fait une analyse complète des impressions qu'il communique. M. de Buffon au contraire a disparu, ce n'est plus lui, c'est l'homme qu'il a créé, qui voit, qui entend, & qui parle. La statue de M. l'Abbé de Condillac, calme, tranquille, ne s'étonne de rien, parce que tout est prévu, tout est expliqué par son auteur. Il n'en est pas de même de celle de M. de Buffon ; tout l'inquiète, parce qu'abandonnée à elle-même, elle est

seule dans l'Univers : elle se meut, elle se fatigue, elle s'endort, son reveil est une seconde naissance ; & comme le trouble de ses esprits fait une partie de son charme, il doit excuser une partie de ses erreurs. Plus l'homme de M. l'Abbé de Condillac avance dans la carrière de son éducation, plus il s'éclaire ; il parvient enfin à généraliser ses idées, & à découvrir en lui-mêmes les causes de sa dépendance & les sources de sa liberté. Dans la statue de M. de Buffon ce n'est pas la raison qui se perfectionne, c'est le sentiment qui s'exalte ; elle s'empresse de jouir ; c'est Galatée qui s'anime sous le ciseau de Pygmalion, & l'amour achève son existence. Dans ces productions de deux de nos grands Hommes, je ne vois rien de semblable. Dans l'une, on admire une poésie sublime ; dans l'autre, une philosophie profonde. Pourquoi se traitoient-ils en rivaux, puisqu'ils alloient par des chemins différens à la gloire, & que tous les deux étoient également sûrs d'y arriver ?

Aux discours sur la nature des animaux succéda leur description. Aucune production semblable n'avoit encore attiré les regards des hommes. Swammerdam avoit écrit sur les insectes. Occupé des mêmes travaux, Réaumur avoit donné à l'Histoire Naturelle le premier asile qu'elle ait eu parmi nous, & ses Ouvrages, quoique diffus, étoient recherchés. Ce fut alors que M. de Buffon se montra. Fort de la conscience de son talent, il commanda l'attention. Il s'attacha d'abord à détruire le merveilleux de la prévoyance attribuée aux insectes ; il rappela les hommes à l'étude de leurs propres organes ; & dédaignant toute méthode, ce fut à grands traits qu'il dessina ses tableaux. Autour de l'homme, à des distances que le savoir & le goût

goût ont mesurées, il plaça les animaux dont l'homme a fait la conquête, ceux qui le servent près de ses foyers, ou dans les travaux champêtres; ceux qu'il a subjugués & qui refusent de le servir; ceux qui le suivent, le caressent, & l'aiment; ceux qui le suivent & le caressent sans l'aimer; ceux qu'il repousse par la ruse ou qu'il attaque à force ouverte; & les tribus nombreuses d'animaux qui, bondissant dans les taillis, sous les futaies, sur la cime des montagnes, ou au sommet des rochers, se nourrissent de feuilles & d'herbes, & les tribus redoutables de ceux qui ne vivent que de meurtre & de carnage. A ces groupes de quadrupèdes, il opposa des groupes d'oiseaux. Chacun de ces êtres lui offrit une physionomie, & reçut de lui un caractère. Il avoit peint le ciel, la terre, l'homme, & ses âges; & ses jeux, & ses malheurs, & ses plaisirs; il avoit assigné aux divers animaux toutes les nuances des passions. Il avoit parlé de tout, & tout parloit de lui. Ainsi quarante années de vie littéraire furent pour M. de Buffon quarante années de gloire; ainsi le bruit de tant d'applaudissemens étouffa les cris aigus de l'envie, qui s'efforçoit d'arrêter son triomphe; ainsi, le dix-huitième siècle rendit à Buffon vivant les honneurs de l'immortalité.

M. de Buffon a décrit plus de quatre cents espèces d'animaux; &, dans un si long travail, sa plume ne s'est point fatiguée. L'exposition de la structure & l'énumération des propriétés, par les places qu'elles occupent, servent à reposer la vue, & font ressortir les autres parties de la composition. Les différences des habitudes, des appétits, des mœurs & du climat, offrent des contrastes, dont le jeu produit des effets brillans. Des épisodes heureux y répandent de la variété, & diverses moralités y

C

mêlent, comme dans des apologues, des leçons utiles. S'il falloit prouver ce que j'avance, qu'aurois-je, MESSIEURS, à faire de plus que de retracer des lectures qui ont été la source de vos plaisirs ? Vous n'avez point oublié avec quelle noblesse, rival de Virgile, M. de Buffon a peint le coursier fougueux, s'animant au bruit des armes, & partageant avec l'homme les fatigues de la guerre & la gloire des combats ; avec quelle vigueur il a dessiné le tigre, qui, rassasié de chair, est encore altéré de sang. Comme on est frappé de l'opposition de ce caractère féroce, avec la douceur de la brebis, avec la docilité du chameau, de la vigogne & du renne, auxquels la Nature a tout donné pour leurs maîtres ; avec la patience du bœuf, qui est le soutien du ménage & la force de l'agriculture ! Qui n'a pas remarqué, parmi les oiseaux dont M. de Buffon a décrit les mœurs, le courage franc du faucon, la cruauté lâche du vautour, la sensibilité du serin, la pétulance du moineau, la familiarité du troglodyte, dont le ramage & la gaité bravent la rigueur de nos hivers, & les douces habitudes de la colombe, qui fait aimer sans partage, & les combats innocens des fauvelles, qui sont l'emblème de l'amour léger ? Quelle variété, quelle richesse dans les couleurs avec lesquelles M. de Buffon a peint la robe du zèbre, la fourrure du léopard, la blancheur du cygne & l'éclatant plumage de l'oiseau mouche ! Comme on s'intéresse à la vue des procédés industrieux de l'éléphant & du castor ! Que de majesté dans les épisodes où M. de Buffon compare les terres anciennes & brûlées des déserts de l'Arabie, où tout a cessé de vivre, avec les plaines fangeuses du nouveau Continent, qui fourmillent d'insectes, où se

trainent d'énormes reptiles , qui sont couverts d'oiseaux ravisseurs , & où la vie semble naître du sein des eaux ! Quoi de plus moral enfin que les réflexions que ces beaux sujets ont dictées ! C'est , dit-il (à l'article de l'éléphant), parmi les êtres les plus intelligens & les plus doux que la Nature a choisi le Roi des animaux. Mais je m'arrête. En vain j'accumulerois ici les exemples ; entouré des richesses que le génie de M. de Buffon a rassemblées , il me feroit également impossible de les faire connoître , & de les rappeler toutes dans ce Discours. J'ai voulu seulement , pour paroître meilleur , emprunter un instant son langage. J'ai voulu graver sur sa tombe , en ce jour de deuil , quelques-unes de ses pensées ; j'ai voulu , MESSIEURS , consacrer ici ma vénération pour sa mémoire , & vous montrer qu'au moins j'ai médité long-temps sur ses Ecrits.

Lorsque M. de Buffon avoit conçu le projet de son Ouvrage , il s'étoit flatté qu'il lui feroit possible de l'achever dans son entier. Mais le temps lui manqua ; il vit que la chaîne de ses travaux alloit être rompue ; il voulut au moins en former le dernier anneau , l'attacher & le joindre au premier.

Les minéraux , à l'étude desquels il a voué la fin de sa carrière , vus sous tous les rapports , sont en opposition avec les êtres animés , qui ont été les sujets de ses premiers tableaux. De toutes parts , dans le premier règne , l'existence se renouvelle & se propage ; tout y est vie , mouvement , & sensibilité. Ici , c'est au contraire l'empire de la destruction : la terre , observée dans l'épaisseur des couches qui la composent , est jonchée d'ossements ; les générations passées y sont confondues ; les

génération à venir s'y engloutiront encore. Nous-mêmes en ferons parties. Les marbres des palais, les murs des maisons, le sol qui nous soutient, le vêtement qui nous couvre, l'aliment qui nous nourrit, tout ce qui sert à l'homme, est le produit & l'image de la mort.

Ce sont ces grands contrastes que M. de Buffon aimoit à saisir; & lorsqu'abandonnant à l'un de ses amis, qui s'est montré digne de cette association honorable, mais qui déjà n'est plus, le soin de finir son *Traité des Oiseaux*, il se livroit à l'examen des corps que la terre cache en son sein; il y cherchoit, on n'en peut douter, de nouveaux sujets à peindre; il vouloit considérer & suivre les continuelles métamorphoses de la matière qui vit dans les organes, & qui meurt hors des limites de leur énergie; il vouloit dessiner ces grands laboratoires où se préparent la chaux, la craie, la soude & la magnésie au fond du vaste Océan: il vouloit parler de la Nature active, j'ai presque dit des sympathies, de ce métal ami de l'homme, sans lequel nos vaisseaux vogueroient au hasard sur les mers; il vouloit décrire l'éclat & la limpidité des pierres précieuses, échappées à ses pinceaux; il vouloit montrer l'or suspendu dans les fleuves, dispersé dans les sables, ou caché dans les mines, & se dérochant par-tout à la cupidité qui le poursuit; il vouloit adresser un discours éloquent aux Nations sur la nécessité de chercher les richesses, non dans des cavernes profondes, mais sur tant de plaines incultes, qui, livrées au laboureur, produiroient à jamais l'abondance & la santé.

Quelquefois M. de Buffon montre dans son talent une confiance qui est l'ame des grandes entreprises. *Voilà*, dit-il, *ce que j'aperçois par la vue de l'esprit; & il ne*

trompé point : car cette vue seule lui a découvert des rapports que d'autres n'ont trouvés qu'à force de veilles & de travaux. Il avoit jugé que le diamant étoit inflammable, parce qu'il y avoit reconnu, comme dans les huiles, une réfraction puissante. Ce qu'il a conclu de ses remarques sur l'étendue des glaces australes, Cook l'a confirmé. Lorsqu'il comparoit la respiration à l'action d'un feu toujours agissant ; lorsqu'il distinguoit deux espèces de chaleur, l'une lumineuse, & l'autre obscure ; lorsque, mécontent du phlogistique de Sthaal, il en formoit un à sa manière ; lorsqu'il créoit un soufre ; lorsque, pour expliquer la calcination & la réduction des métaux, il avoit recours à un agent composé de feu, d'air, & de lumière ; dans ces différentes théories, il faisoit tout ce qu'on peut attendre de l'esprit ; il devoit l'observation ; il arrivoit au but sans avoir passé par les sentiers pénibles de l'expérience ; c'est qu'il l'avoit vu d'en haut, & qu'il étoit descendu pour l'atteindre, tandis que d'autres ont à gravir long-temps pour y arriver.

Celui qui a terminé un long Ouvrage se repose en y songeant. Ce fut en réfléchissant ainsi sur le grand édifice qui étoit sorti de ses mains, que M. de Buffon projeta d'en resserrer l'étendue dans des sommaires, où ses observations, rapprochées de ses principes, & mises en action, offriroient toute sa théorie dans un mouvant tableau. A cette vue il en joignit une autre. L'Histoire de la Nature lui parut devoir comprendre, non seulement tous les corps, mais aussi toutes les durées & tous les espaces. Par ce qui reste, il espéra qu'il joindroit le présent au passé, & que de ces deux points il se porteroit sûrement vers l'avenir. Il réduisit à cinq grands faits tous les phé-

nomènes du mouvement & de la chaleur du globe ; de toutes les substances minérales, il forma cinq monumens principaux ; & présent à tout , marchant d'une de ces bases vers l'autre , calculant leur ancienneté , mesurant leurs intervalles , il assigna aux révolutions leurs périodes , au monde ses âges , à la Nature ses époques.

Qu'il est grand & vaste ce projet de montrer les traces des siècles empreintes depuis le sommet des plus hautes élévations du globe jusqu'au fond des abîmes, soit dans ces massifs que le temps a respectés, soit dans ces couches immenses, formées par les débris des animaux muets & voraces qui pullulent si abondamment dans les mers, soit dans ces productions dont les eaux ont couvert les montagnes, soit dans ces dépouilles antiques de l'éléphant & de l'hippopotame que l'on trouve aujourd'hui sous des terres glacées, soit dans ces excavations profondes, où parmi tant de métamorphoses, tant de compositions ébauchées, & tant de formes régulières, on prend l'idée de ce que peuvent le temps & le mouvement, & de ce que sont l'éternité & la toute-puissance.

Mille objections ont été faites contre cette composition hardie. Mais que leurs auteurs disent si, lorsqu'ils affectent, par une critique aisée, d'en blâmer les détails, ils ne sont pas forcés à en admirer l'ensemble ; si jamais des sujets plus grands ont fixé leur attention ; si, quelque part, le génie a plus d'audace & d'abondance. J'oserai pourtant faire un reproche à M. de Buffon. Lorsqu'il peint la lune déjà refroidie ; lorsqu'il menace la terre de la perte de sa chaleur & de la destruction de ses habitans : je demande si cette image lugubre & sombre, si cette fin de tout souvenir, de toute pensée, si cet éternel

silence n'offrent pas quelque chose d'effrayant à l'esprit ? Je demande si le désir des succès & des triomphes , si le dévouement à l'étude, si le zèle du patriotisme , si la vertu même , qui s'appuie si souvent sur l'amour de la gloire, si toutes ces passions , dont les vœux sont sans limites, n'ont pas besoin d'un avenir sans bornes ? Croyons plutôt que les grands noms ne périront jamais ; & quels que soient nos plans , ne touchons point aux illusions de l'espérance, sans lesquelles que resteroit-il, hélas ! à la triste humanité ?

Pendant que M. de Buffon voyoit chaque jour à Paris sa réputation s'accroître, un Savant méditoit à Upsal le projet d'une révolution dans l'étude de la Nature. Ce Savant avoit toutes les qualités nécessaires au succès des grands travaux. Il dévoua tous ses momens à l'observation ; l'examen de vingt mille individus suffit à peine à son activité. Il se servit, pour les classer, de méthodes qu'il avoit inventées ; pour les décrire, d'une langue qui étoit son ouvrage ; pour les nommer, de mots qu'il avoit fait revivre, ou que lui-même avoit formés. Ses termes furent jugés bizarres ; on trouva que son idiome étoit rude ; mais il étonna par la précision de ses phrases ; il rangea tous les êtres sous une loi nouvelle. Plein d'enthousiasme, il sembloit qu'il eût un culte à établir, & qu'il en fût le Prophète. La première de ses formules fut à Dieu, qu'il salua comme le Père de la Nature. Les suivantes sont aux élémens, à l'homme, aux autres êtres ; & chacune d'elles est une énigme d'un grand sens, pour qui veut l'approfondir. Avec tant de savoir & de caractère, Linné s'empara de l'enseignement dans les écoles ; il eut les succès d'un grand Professeur ; M. de Buffon a eu ceux d'un grand Philosophe. Plus généreux, Linné auroit trouvé dans les

Ouvrages de M. de Buffon des passages dignes d'être substitués à ceux de Sénèque dont il a décoré les frontispices de ses divisions. Plus juste, M. de Buffon auroit profité des recherches de ce Savant laborieux. Ils vécurent ennemis, parce que chacun d'eux regarda l'autre comme pouvant porter quelque atteinte à sa gloire. Aujourd'hui que l'on voit combien ces craintes étoient vaines, qu'il me soit permis à moi, leur admirateur & leur panégyriste, de rapprocher, de réconcilier ici leurs noms, sûr qu'ils ne me défavoueroient pas eux-mêmes, s'ils pouvoient être rendus au siècle qui les regrette & qu'ils ont tant illustré.

Pour trouver des modèles auxquels M. de Buffon ressemble, c'est parmi les anciens qu'il faut les chercher. Platon, Aristote, & Pline, voilà les hommes auxquels il faut qu'on le compare. Lorsqu'il traite des facultés de l'ame, de la vie, de ses élémens, & des moules qui les forment, brillant, élevé, mais subtil, c'est Platon dissertant à l'Académie; lorsqu'il recherche quels sont les phénomènes des animaux, fécond mais exact, c'est Aristote enseignant au Lycée; lorsqu'on lit ses Discours, c'est Pline écrivant ses éloquens Préambules. Aristote a parlé des animaux avec l'élégante simplicité que les Grecs ont portée dans toutes les productions de l'esprit. Sa vue ne se borna point à la surface, elle pénétra dans l'intérieur, où il examina les organes. Aussi ce ne sont point les individus, mais les propriétés générales des êtres qu'il considère. Ses nombreuses observations ne se montrent point comme des détails; elles lui servent toujours de preuve ou d'exemple. Ses caractères sont évidens, ses divisions sont naturelles, son style est ferré, son discours est plein; avant lui,
nulle

nulle règle n'étoit tracée ; après lui , nulle méthode n'a surpassé la sienne ; on a fait plus , mais on n'a pas fait mieux ; & le Précepteur d'Alexandre fera long-temps encore celui de sa postérité. Plinè suivit un autre plan , & mérita d'autres louanges ; comme tous les Orateurs & les Poètes Latins , il rechercha les ornemens & la pompe dans le discours. Ses Ecrits contiennent , non l'examen , mais le récit de ce que l'on savoit de son temps. Il traite de toutes les substances , il révèle tous les secrets des Arts ; tout y est indiqué , sans que rien y soit approfondi : aussi l'on en tire souvent des citations , & jamais des principes. Les erreurs que l'on y trouve ne sont point à lui ; il ne les adopte point , il les raconte ; mais les véritables beautés , qui sont celles du style , lui appartiennent. Ce sont au reste moins les mœurs des animaux que celles des Romains qu'il expose. Vertueux ami de Titus , mais effrayé par les règnes de Tibère & de Néron , une teinte de mélancolie se mêle à ses tableaux ; chacun de ses Livres reproche à la Nature le malheur de l'homme , & par-tout il respire , comme Tacite , la crainte & l'horreur des tyrans. M. de Buffon , qui a vécu dans des temps calmes , regarde au contraire la vie comme un bienfait ; il applique aussi les vérités physiques à la Morale , mais c'est toujours pour consoler ; il est orné comme Plinè ; mais , comme Aristote , il recherche , il invente ; souvent il va de l'effet à la cause , ce qui est la marche de la science , & il place l'homme au centre de ses descriptions. Il parle d'Aristote avec respect , de Platon avec étonnement , de Plinè avec éloge ; les moindres passages d'Aristote lui paroissent dignes de son attention ; il en examine le sens , il les discute , il

D

s'honore d'en être l'interprète & le commentateur. Il traite Pline avec moins de ménagement ; il le critique avec moins d'égards. Platon, Aristote, & Buffon n'ont point, comme Pline, recueilli les opinions des autres ; ils ont répandu les leurs. Platon & Aristote ont imaginé, comme le Philosophe François, sur les mouvemens des cieux & sur la reproductions des êtres, des systêmes qui ont dominé long-temps. Ceux de M. de Buffon ont fait moins de fortune, parce qu'ils ont paru dans un siècle plus éclairé. Si l'on compare Aristote à Pline, on voit combien la Grèce étoit plus savante que l'Italie : en lisant M. de Buffon, l'on apprend tout ce que les connoissances physiques ont fait de progrès parmi nous ; ils ont tous excellé dans l'art de penser & dans l'art d'écrire. Les Athéniens écoutoient Platon avec délices ; Aristote dicta des lois à tout l'Empire des Lettres ; rival de Quintilien, Pline écrivit sur la Grammaire & sur les talens de l'Orateur, M. de Buffon vous offrit, MESSIEURS, à la fois le précepte & l'exemple. On cherchera dans ses Ecrits les richesses de notre langage, comme nous étudions dans Pline celles de la Langue des Romains. Les Savans, les Professeurs étudient Aristote ; les Philosophes, les Théologiens lisent Platon ; les Orateurs, les Historiens, les curieux, les gens du monde préfèrent Pline. La lecture des Ecrits de M. de Buffon convient à tous ; seul, il vaut mieux que Pline ; avec M. Daubenton, son illustre compétiteur, il a été plus loin qu'Aristote. Heureux accord de deux ames dont l'union a fait la force, & dont les trésors étoient communs ; rare assemblage de toutes les qualités requises pour observer, décrire, & peindre la Nature ; phé-

nomène honorable aux Lettres , dont les siècles passés n'offrent point d'exemple, & dont il faut que les hommes gardent long-temps le souvenir.

S'il m'étoit permis de suivre ici M. de Buffon dans la carrière des Sciences physiques , nous l'y retrouverions avec cet amour du grand qui le distingue. Pour estimer la force & la durée des bois , il a soumis des forêts entières à ses recherches. Pour obtenir des résultats nouveaux sur les progrès de la chaleur , il a placé d'énormes globes de métal dans des fourneaux immenses. Pour résoudre quelques problèmes sur l'action du feu , il a opéré sur des torrens de flamme & de fumée. Il s'est appliqué à la solution des questions les plus importantes à la fonte des grandes pièces d'artillerie ; disons aussi qu'il s'est efforcé de donner plus de perfection aux fers de charrue , travail vraiment digne que la Philosophie le consacre à l'humanité. Enfin , en réunissant les foyers de plusieurs miroirs en un seul , il a inventé l'art qu'employèrent Proclus & Archimède pour embrâser au loin des vaisseaux. On doit sur-tout le louer de n'avoir pas , comme Descartes , refusé d'y croire. Tout ce qui étoit grand & beau lui paroissoit devoir être tenté , & il n'y avoit d'impossible pour lui que les petites entreprises & les travaux obscurs , qui sont sans gloire comme sans obstacles.

M. de Buffon fut grand dans l'aveu de ses fautes ; il les a relevées dans ses supplémens avec autant de modestie que de franchise , & il a montré par-là tout ce que pouvoit sur lui la force de la vérité.

Il s'étoit permis de plaisanter sur une lettre dont il ignoroit alors que M. de Voltaire fût l'auteur. Aussi-tôt qu'il l'eut appris , il déclara qu'il regrettoit d'avoir traité lé-

D ij

gèrement une des productions de ce grand Homme ; & il joignit à cette conduite généreuse un procédé délicat, en répondant avec beaucoup d'étendue aux foibles objections de M. de Voltaire, que les Naturalistes n'ont pas même jugées dignes de trouver place dans leurs Ecrits.

Pour savoir tout ce que vaut M. de Buffon, il faut, MESSIEURS, l'avoir lu tout entier. Pourrois-je ne pas vous le rappeler encore, lorsque dans sa réponse à M. de la Condamine, il le peignit voyageant *sur ces monts sourcilleux que couvrent des glaces éternelles, dans ces vastes solitudes, où la Nature, accoutumée au plus profond silence, dut être étonnée de s'entendre interroger pour la première fois.* L'Auditoire fut frappé de cette grande image, & demeura pendant quelques instans dans le recueillement, avant que d'applaudir.

Si après avoir admiré M. de Buffon dans toutes les parties de ses Ouvrages, nous comparions les grands Ecrivains dont notre siècle s'honore, avec ceux par qui les siècles précédens furent illustrés, nous verrions comment la culture des Sciences a influé sur l'art oratoire, en lui fournissant des objets & des moyens nouveaux. Ce qui distingue les Ecrivains philosophes, parmi lesquels celui que nous regrettons s'est acquis tant de gloire, c'est qu'ils ont trouvé dans la Nature même, des sujets dont les beautés seront éternelles, c'est qu'ils n'ont montré les progrès de l'esprit que par ceux de la raison, qu'ils ne se sont servis de l'imagination qu'autant qu'il falloit pour donner des charmes à l'étude ; c'est qu'avançant toujours & se perfectionnant sans cesse, on ne fait ni à quelle hauteur s'éleveront leurs pensées, ni quels espaces embrassera leur vue, ni quels effets produiront un jour

La découverte de tant de vérités & l'abjuration de tant d'erreurs.

Pour suffire à d'aussi grands travaux, il a fallu de grands talens, de longues années, & beaucoup de repos. A Montbar, au milieu d'un jardin orné, s'élève une tour antique : c'est là que M. de Buffon a écrit l'Histoire de la Nature ; c'est de là que sa renommée s'est répandue dans l'Univers. Il y venoit au lever du soleil, & nul importun n'avoit le droit de l'y troubler. Le calme du matin, les premiers chants des oiseaux, l'aspect varié des campagnes, tout ce qui frappoit ses sens, le rapeloit à son modèle. Libre, indépendant, il erroit dans les allées ; il précipitoit, il modéroit, il suspendoit sa marche, tantôt la tête vers le ciel, dans le mouvement de l'inspiration & satisfait de sa pensée ; tantôt recueilli, cherchant, ne trouvant pas, ou prêt à produire ; il écrivoit, il effaçoit, il écrivoit de nouveau pour effacer encore ; rassemblant, accordant avec le même soin, le même goût, le même art, toutes les parties du discours, il le prononçoit à diverses reprises, se corrigeant à chaque fois, & content enfin de ses efforts, il le déclamoit de nouveau pour lui-même, pour son plaisir, & comme pour se dédommager de ses peines. Tant de fois répétée, sa belle prose, comme de beaux vers, se gravoit dans sa mémoire ; il la récitoit à ses amis ; il les engageoit à la lire eux-mêmes à haute voix en sa présence ; alors il l'écoutoit en juge sévère, & il la travailloit sans relâche, voulant s'élever à la perfection que l'Ecrivain impatient ne pourra jamais atteindre.

Ce que je peins foiblement, plusieurs en ont été témoins. Une belle physionomie, des cheveux blancs, des attitudes

nobles rendoient ce spectacle imposant & magnifique ; car s'il y a quelque chose au dessus des productions du génie, ce ne peut être que le génie lui-même, lorsqu'il compose, lorsqu'il crée, & que dans ses mouvemens sublimes il se rapproche, autant qu'il se peut, de la divinité.

Voilà bien des titres de gloire. Quand ils seroient tous anéantis, M. de Buffon ne demeureroit pas sans éloge. Parmi les monumens dont la Capitale s'honore, il en est un que la munificence des Rois consacre à la Nature, où les productions de tous les règnes sont réunies, où les minéraux de la Suède & ceux du Potosé, où le renne & l'éléphant, le pingoin & le kamichi sont étonnés de se trouver ensemble ; c'est M. de Buffon qui a fait ces miracles ; c'est lui qui, riche des tributs offerts à sa renommée par les Souverains, par les Savans, par tous les Naturalistes du Monde, porta ces offrandes dans les Cabinets confiés à ses soins. Il y avoit trouvé les plantes que Tournefort & Vaillant avoient recueillies & conservées ; mais aujourd'hui ce que les fouilles les plus profondes & les voyages les plus étendus ont découvert de plus curieux & de plus rare, s'y montre rangé dans un petit espace. L'on y remarque sur-tout ces peuples de quadrupèdes & d'oiseaux qu'il a si bien peints ; & se rappelant comment il en a parlé, chacun les considère avec un plaisir mêlé de reconnoissance. Tout est plein de lui dans ce temple, où il assista, pour ainsi dire à son apothéose ; à l'entrée, sa statue, que lui seul fut étonné d'y voir, atteste la vénération de sa patrie, qui, tant de fois injuste envers ses grands Hommes, ne laissa pour la gloire de M. de Buffon, rien à faire à la postérité.

La même magnificence se déploie dans les jardins.

L'école, l'amphitéâtre, les ferres, les végétaux, l'enceinte elle-même, tout y est renouvelé, tout s'y est étendu, tout y porte l'empreinte de ce grand caractère, qui, repoussant les limites, ne se plut jamais que dans les grands espaces & au milieu des grandes conceptions. Des collines, des vallées artificielles, des terrains de diverse nature, des chaleurs de tous les degrés y servent à la culture des plantes de tous les pays. Tant de richesses & de variété rappellent l'idée de ces monts fameux de l'Asie, dont la cime est glacée, tandis que les vallons situés à leur base sont brûlans, & sur lesquels les températures & les productions de tous les climats sont rassemblées.

Une mort douloureuse & lente a terminé cette belle vie. A de grandes souffrances, M. de Buffon opposa un grand courage. Pendant de longues insomnies, il se félicitoit d'avoir conservé cette force de tête, qui, après avoir été la source de ses inspirations, l'entretenoit encore des grands objets de la Nature. Il vécut tout entier jusqu'au moment où nous le perdîmes. Vous vous souvenez, MESSIEURS, de la pompe de ses funérailles ; vous y avez assisté avec les Députés des autres Académies, avec tous les amis des Lettres & des Arts, avec ce cortège innombrable de personnes de tous les rangs, de tous les états, qui suivoient en deuil, au milieu d'une foule immense & consternée. Un murmure de louanges & de regrets rompoit quelquefois le silence de l'assemblée. Le Temple vers lequel on marchoit ne put contenir cette nombreuse famille d'un grand Homme. Les portiques, les avenues demeurèrent remplis ; & tandis que l'on chantoit l'hymne funèbre, ces discours, ces regrets, ces épanchemens de tous les cœurs ne furent point interrompus. Enfin en se séparant, triste de voir le

siècle s'appauvrir, chacun formoit des vœux pour que tant de respects rendus au génie fissent germer de nouveaux talens, & préparassent une génération digne de succéder à celle dont on trouve parmi vous, MESSIEURS, les titres & les exemples.

J'ai parlé des beautés du style & de l'étendue du savoir de M. de Buffon. Que ne peut s'élever ici, MESSIEURS, pour peindre dignement ses qualités & ses vertus, & pour ajouter beaucoup à vos regrets, la voix des personnes respectables dont il s'étoit environné ! que ne peut sur-tout se faire entendre la voix éloquente d'une vertueuse amie, dont les tendres consolations, dont les soins affectueux, elle me permettra de dire, dont les hommages ont suivi cet homme illustre jusqu'au tombeau ! Elle peindroit l'heureuse alliance de la bonté du cœur & de la simplicité du caractère avec toutes les puissances de l'esprit ! elle peindroit la résignation d'un Philosophe souffrant & mourant sans plainte & sans murmure ! Cette excellente amie a été témoin de ses derniers efforts ; elle a reçu ses derniers adieux ; elle a recueilli ses dernières pensées. Qui mérita mieux qu'elle d'être dépositaire des dernières méditations du génie ? Que ne peut encore s'élever ici la voix importante d'un illustre ami de ce grand Homme, de cet Administrateur qui tantôt, dans la retraite, éclaire les peuples par ses Ouvrages, & tantôt, dans l'activité du Ministère, les rassure par sa présence & les conduit par sa sagesse ! Des sentimens communs d'admiration, d'estime, & d'amitié, rapprochoient ces trois âmes sublimes. Que de douceurs, que de charmes dans leur union ! Etudier la Nature & les hommes, les gouverner & les instruire, leur faire du bien & se cacher, exciter leur enthousiasme
&

& leur amour ; ce font presque les mêmes soins, les mêmes pensées ; ce font des travaux & des vertus qui se ressemblent

Avec quelle joie M. de Buffon auroit vu cet ami, ce grand Ministre, rendu par le meilleur des Rois aux vœux de tous, au moment où les Représentans du plus généreux des peuples vont traiter la grande affaire du salut de l'Etat ; à la veille de ces grands jours où doit s'opérer la régénération solennelle du Corps politique ; où, de l'union, naîtront l'amour & la force ; où le Père de la Patrie recueillera ces fruits si doux de sa bienfaisance, de sa modération, & de sa justice ; où son auguste Compagne, mère sensible & tendre, si profondément occupée des soins qu'elle ne cesse de prodiguer à ses enfans, verra se préparer pour eux, avec la prospérité commune, la gloire & le bonheur ; dans cette époque, la plus intéressante de notre Histoire, qui peindra Louis XVI protégeant la liberté près de son trône, comme il l'a défendue au delà des mers ; se plaçant à s'entourer de ses Sujets ; Chef d'une Nation éclairée, & régnant sur un peuple de Citoyens ; Roi par la naissance ; mais de plus, par la bonté de son cœur & par sa sagesse, le Bienfaiteur de ses peuples & le Restaurateur de ses Etats.

Qu'il m'est doux, MESSIEURS, de pouvoir réunir tant de justes hommages à celui de la reconnoissance que je vous dois ! L'Académie Françoisse, fondée par un Roi qui fut lui-même un grand Homme, forme une République riche de tant de moissons de gloire, fameuse par tant de conquêtes, & si célèbre par vos propres travaux, que peu de personnes sont dignes d'être admises à partager avec vous un héritage

E

transmis par tant d'aïeux illustres ; mais voulant embrasser, dans toute son étendue, le champ de la pensée, vous appelez à vous des colonies composées d'hommes laborieux dont vous éclairez le zèle, dont vous dirigez les travaux, & parmi lesquels j'ai osé former le vœu d'être placé. Ils vous apportent ce que le langage des Sciences & des Arts contient d'utile aux progrès des Lettres ; & ce concert de tant de voix, dont chacune révèle quelques-uns des secrets du grand art qui préside à la culture de l'esprit, est un des plus beaux monumens que notre siècle puisse offrir à l'admiration de la postérité.



RÉPONSE de M. de SAINT-LAMBERT, Directeur
de l'Académie, au Discours de M. VICQ-D'AZYR.

MONSIEUR,

Il y a long-temps que l'Académie s'honore par les hommages qu'elle aime à rendre aux talens qu'elle ne possède pas, & aux travaux qui lui sont étrangers; elle fait quelles qualités sont nécessaires à ceux qui se consacrent à la recherche de la vérité, & que, dans tous les genres, il n'y a qu'une raison supérieure qui puisse apporter de nouvelles lumières à la raison universelle.

Dans le siècle passé, où l'art étoit arrivé à sa perfection, mais où la science avoit encore tant de pas à faire, il s'étoit élevé, entre l'un & l'autre, des barrières qu'on n'essayoit pas de franchir. Des asiles séparés étoient destinés à ceux qui étudioient la Nature & à ceux qui vouloient la peindre; on ne passoit pas de l'un à l'autre. Les grands Artistes qui devoient la connoissance approfondie des Arts au Philosophe de Stagire, ne se doutoient pas encore de toutes les obligations qu'ils auroient un jour à la Philosophie.

Le sage Fontenelle, qui heureusement ne s'étoit annoncé que par des talens agréables, prêta des charmes à quelques parties des Sciences; il en inspira le goût aux Lecteurs mêmes les plus frivoles, & bientôt, Citoyen de deux Républiques opposées, il en rapprocha les esprits; il apprit aux uns & aux autres à réunir leurs richesses diffé-

E ij

rentes. La connoissance de la Nature devint, pour la Poésie, une source de beautés nouvelles. L'Auteur de la *Henriade* orna ce Poème philosophique, & plusieurs de ses Ouvrages, des découvertes de Newton. Les Sociétés savantes perdirent quelque chose de leur ancienne austérité; il régna dans leurs Ecrits une éloquence noble, simple, & modeste, comme doit être celle des hommes qui ne veulent parler qu'à la raison. Enfin l'Auteur de la Préface immortelle de l'Encyclopédie, l'Auteur de l'Histoire Naturelle, décorèrent de leurs noms la liste de l'Académie, & le Génie des Arts fut flatté de s'asseoir à côté du Génie qui avoit enrichi son siècle de nouvelles vérités.

Vous avez, MONSIEUR, fait faire des progrès à une Science qui, dans tous les pays & dans tous les âges, a rencontré plus d'obstacles que d'encouragemens. L'homme veut vivre, & vivre heureux. Pour prévenir ou soulager les maux auxquels sa foible machine est condamnée, pour prévenir ou consoler les chagrins qu'il doit aux passions vicieuses ou trop exaltées, l'étude de l'homme physique & moral devroit être la plus assidue de ses études. Il semble que ceux qui ont sur nous quelque empire, devroient nous répéter sans cesse ces mots de l'Oracle de Delphes: *Connois-toi*. Cependant les préjugés de toute espèce se sont opposés long - temps à cette connoissance; & ce que la superstition & l'autorité ont peut-être le plus défendu à l'homme, c'est de se connoître.

L'ancienne & la moderne Asie ont porté jusqu'au culte le respect pour les morts. Chez les Grecs, négliger de les inhumer, étoit un crime quelquefois puni par la perte de la vie. Il y a encore des Sectes religieuses où les Prêtres, qui veulent conserver du moins l'empire des

tombeaux, en défendent l'entrée à l'Anatomie. Ce n'est même que depuis quelques siècles qu'on lui abandonne les cadavres de deux espèces d'hommes, qui, à la vérité, ne sont pas rares dans nos Sociétés mal ordonnées, des criminels & des misérables.

Quel est donc cet instinct mal raisonné qui nous attache si fortement aux restes inanimés de notre être ? Et pourquoi la Société n'encourage-t-elle pas une Science dont la Nature a rendu l'étude rebutante ?

Ces membres flétris & livides qu'il faut observer de si près, & si long-temps, blessent cruellement nos sens ; il faut vaincre le dégoût qu'ils nous donnent, & cette victoire, difficile à tous les hommes, est pour quelques-uns d'eux impossible.

Veut-on interroger, dans les animaux, la Nature vivante ? Ces êtres qui sont souvent les victimes de notre intérêt ou de notre amusement, & qui alors ne nous inspirent qu'une foible pitié, nous font éprouver une pitié déchirante lorsqu'il faut diviser leurs membres sensibles, entendre leurs gémissemens continus, voir tous leurs mouvemens exprimer la plainte, & cependant prolonger & ranimer leurs douleurs.

Quelle passion peut donc surmonter des émotions si terribles ? Cette curiosité qui, dans les hordes sauvages, fait chercher à l'homme quelques connoissances utiles à sa conservation, & qui, dans les Sociétés policées, fait chercher à un petit nombre d'hommes, des vérités qui seront utiles à tous les siècles.

Cet amour de la vérité, ce besoin irrésistible de la découvrir, est la passion dominante des vrais Philosophes ; elle s'empare de leur ame ; elle change ou dirige leur carac-

tère ; elle fait taire les autres passions, & même ce désir vague de la renommée, ce besoin d'occuper de soi l'âge présent, qui a si souvent écarté l'homme des routes de la raison & de la vertu.

C'est cette passion, MONSIEUR, qui vous a conduit dans vos travaux.

Vous êtes peut-être celui des Anatomistes qui a le plus comparé l'homme avec lui-même, c'est-à-dire, ce qu'il est dans ses différens âges. Vous avez fait une étude heureuse de plusieurs des organes de nos sens. Personne n'avoit vu aussi bien que vous cette correspondance établie par la Nature entre ces organes extérieurs, qui sont les instrumens de l'ame, & ces organes intérieurs, qui sont le principe de la sensibilité & de la vie.

Vous avez découvert, dans plusieurs espèces d'animaux, des muscles, des ressorts inconnus avant vous. Les bornes que je dois prescrire à ce Discours ne me permettent pas de m'étendre sur tous les succès de vos recherches ingénieuses, & j'y ai regret ; l'exposition de ses découvertes est l'éloge du Philosophe, comme le récit de ses actions est l'éloge de l'homme de bien. Mais vos découvertes, MONSIEUR, déjà si connues des Savans, seront déposées dans le beau monument que vous érigerez à la science de l'Anatomie. C'est avec le même regret que je ne dis rien des excellens articles dont vous avez enrichi l'Encyclopédie, & de plusieurs Mémoires sur différentes parties de l'Histoire Naturelle, qui, avant l'âge de 23 ans, vous avoient mérité une place à l'Académie des Sciences.

Le désir d'être utile, qui s'est allié en vous à l'amour de la vérité, pour vous soutenir dans vos travaux, les a quelquefois interrompus ; vous avez employé une partie

de votre temps à faire des démarches & des Ecrits pour hâter l'établissement de la Société Royale de Médecine. Le projet que vous proposiez , de concert avec M. de Laffone, fut adopté promptement par un Ministre dont le génie , les connoissances immenses, toutes les actions, toutes les pensées, tous les vœux n'ont eu qu'un but, le bonheur de sa patrie & du Monde.

Il favoit que donner aux hommes la facilité de se communiquer leurs idées, c'est hâter dans tous les genres la marche de l'esprit humain. La correspondance de la Société Royale avec les plus habiles Médecins de l'Europe, a fait mieux connoître les influences que pouvoient avoir sur la santé l'air que nous respirons; le sol que nous cultivons, nos alimens, les différens emplois de notre vie. Elle a éclairé sur les symptômes, la marche, les retours de plusieurs maladies; elle apprit à démasquer l'empirisme le plus artificieux; enfin cette science, à qui la pusillanimité infirme demande trop, à qui l'ignorance robuste refuse tout, a fait des progrès comme toutes les autres sciences; elle ne nous promet plus de miracles, elle a augmenté le nombre de ses secours, elle fait mieux qu'elle ne le favoit autrefois, nous servir, se défier d'elle-même, &, quand il le faut, nous livrer à la Nature.

Quel autre que celui qui avoit eu tant de part à l'établissement de la Société Royale, quel autre que celui dont le Public aimoit la manière d'écrire & respectoit les connoissances, devoit être le Secrétaire de cette nouvelle Académie? Les acclamations de ceux qui alloient vous entendre dans les salles où vous avez long-temps honoré la place de Professeur, ces acclamations vous appeloient à une place où il faut réunir le double mérite des lumières & de l'éloquence.

Il n'est pas permis à celui qui est chargé de faire l'extrait des savans Ouvrages de ses Confreres, de n'avoir que des connoissances superficielles ; c'est un juge & un juge favorable, il faut que sa justice & sa bienveillance soient éclairées. Les Savans écrivent souvent pour leurs égaux. L'Auteur d'un extrait écrit toujours pour le Public ; il doit, en abrégeant, rendre plus évidentes les vérités & les erreurs ; on exige qu'il répande un grand jour sur un espace borné, qu'il épargne le temps aux hommes instruits, & une attention pénible à ceux qui veulent s'instruire.

La place de Secrétaire des Sociétés savantes impose encore un genre d'ouvrage que Fontenelle a porté à sa perfection ; ce sont les Eloges historiques : l'Auteur est un Philosophe qui raconte, & non pas un Orateur qui veut émouvoir ; toute exagération lui est défendue ; on lui demande des détails choisis & de la vérité ; on veut qu'il dessine correctement ses personnages, & non qu'il les peigne avec des couleurs vives & brillantes : mais plus il s'interdit les figures & les mouvemens de l'art oratoire, plus il doit se parer de toutes les richesses de la raison. Il faut qu'on remarque la justesse & la nouveauté de ses pensées plus que le bonheur de ses expressions ; enfin les réflexions sont le genre d'ornemens qui lui est permis, & , comme tous les ornemens, elles ne doivent pas être prodiguées ; il doit savoir analyser les esprits & connoître le cœur humain. Le Lecteur aime à trouver dans ces vies abrégées le caractère des Savans & le degré d'estime qui leur est dû ; il veut vivre un moment avec eux, & voir quelles passions ont étendu ou borné leurs talens. Voilà, MONSIEUR, une partie du mérite des éloges

de l'Académie

de l'illustre Secrétaire actuel de l'Académie des Sciences,
& des vôtres.

Vos Eloges font aussi l'histoire de la science & des progrès qu'elle a faits de nos jours. Ce qui la caractérise dans ce siècle, c'est d'avoir perfectionné les instrumens dont elle peut faire usage; c'est d'en avoir inventé de nouveaux; c'est d'avoir créé des agens, sans lesquels l'industrie & la curiosité humaine auroient des bornes trop resserrées: c'est avec les secours de ces instrumens qu'elle a découvert un nouvel astre planétaire, & mieux connu les autres; c'est par un art tout nouveau qu'elle a donné un nouveau degré d'intensité au froid & à la chaleur. Le diamant s'évapore, le mercure est glacé, la foudre est enlevée à la nue; enfin c'est par des agens de son invention que la doctrine des quatre élémens est reconnue une erreur: l'homme les divise, les réunit, & les change.

L'empire de la science n'est plus un vaste désert où l'on trouvoit quelques sentiers pénibles, marqués par les pas des géans; c'est un pays cultivé, semé de toutes parts de routes faciles qui conduisent de l'une à l'autre, & que les habitans peuvent parcourir sans fatigue. Dans les siècles à venir, ceux qui reculeront les limites de cet empire seront peut-être des hommes moins extraordinaires que leurs prédécesseurs. Avec le secours des agens nouveaux, des instrumens perfectionnés, quiconque observera la Nature, verra tomber quelques-uns de ses voiles.

Eh! sans cette réflexion pourroit-on se consoler de la perte des grands Hommes tels que celui que regrettent nos Académies, la France, & l'Europe entière? M. de Buffon est un de ces génies rares, que toutes les fortes d'esprit peuvent admirer. L'analyse éloquente que vous

F.

venez de faire de ses Ouvrages me dispense d'en parler avec quelque étendue ; mais qu'il me soit permis de m'arrêter un moment sur le genre de philosophie & de beautés qui en font le caractère.

Après avoir vu tout ce qu'avoient écrit les Naturalistes anciens & modernes ; après avoir fait lui-même beaucoup d'expériences ; après avoir médité long-temps sur une multitude de faits isolés , M. de Buffon en fait les rapports , s'éleva à des idées générales , & donna la théorie de la terre ; elle fut suivie de l'histoire de l'homme & des animaux , & il enrichit par-tout cet Ouvrage de grandes vues & des vérités de la Philosophie. Dans la peinture de l'enfance , il expose la manière dont nous recevons nos idées , l'origine de nos passions , de notre raison ; & son style , noble & touchant , jette sur la description de ce premier âge l'intérêt le plus doux & le plus tendre.

Peint-il la révolution qui se fait à l'âge de la puberté dans notre organisation ? il n'oublie pas celle qui se fait dans le caractère ; l'ame est changée avec les organes : la peinture de ce moment est vive & animée ; la Philosophie y répand la décence.

L'homme jouit de ses forces physiques & de sa raison , ses passions & ses muscles ont leur énergie ; & M. de Buffon peint cet âge viril avec les lumières d'un Philosophe profond dans la connoissance du cœur humain.

Enfin , après une durée que le chagrin abrège presque toujours , l'homme éprouve des pertes physiques & morales ; & le tableau de sa décadence est un de ceux où il y a le plus d'idées fines , neuves , & consolantes.

Cet homme que vous avez vu dans tous les âges , on

vous le montre dans tous les climats ; vous aimez à le suivre sous les zones torride , glacées , tempérées , & à voir le ciel qui l'environne , le sol qui le nourrit , déterminant sa couleur , ses traits , ses habitudes , sans cependant altérer ces penchans qui sont par-tout les mêmes , & que la Philosophie & les Lois peuvent diriger vers le bonheur de l'espèce entière.

Vous trouverez dans tous ces tableaux la couleur propre au sujet , & ce mérite se fait plus remarquer encore dans d'autres parties de l'Histoire Naturelle.

Quelle simplicité noble & touchante dans les descriptions de ces animaux , compagnons sensibles de nos travaux , de nos jeux , & de nos dangers ! M. de Buffon nous inspire pour eux une reconnoissance mêlée d'une sorte d'estime , & je ne fais quoi de tendre , que l'égoïsme lui-même ne se défend pas toujours d'éprouver.

Quelle énergie facile & sublime dans le tableau de ce tigre , odieux à tous les êtres , ne voyant que sa proie dans tout ce qui respire , & ne jouissant du sentiment de ses forces , que par l'étendue de ses ravages !

Le style de M. de Buffon a plus de grandeur & de majesté dans la description du lion , que la nécessité force à la guerre ; mais ennemi sans fraude , pardonnant souvent à la foiblesse , & quelquefois martyr de la reconnoissance.

On relit , on médite la description de cet animal si puissant & si ingénieux , qui entend nos langages , qui conçoit l'ordre de nos sociétés & en distingue les rangs , qui montre même l'idée & le sentiment de la justice : le style de cette description n'est point élevé , il est élégant & simple ; c'est le portrait d'un sage.

Celui qui a dessiné avec des traits si fiers & si sublimes

F ij

le lion & le tigre , est-il le même qui a peint avec des traits si doux & des couleurs si aimables , la beauté & la grace de la gazelle , le retour du printemps & de l'amour , le chant de la fauvette & les caresses de la colombe ?

Dans ces descriptions , M. de Buffon fait toujours ce qu'il y a de plus particulier dans le caractère des animaux ; il le fait ressortir , & chacun de ses portraits a de la physionomie ; il y mêle toujours quelque allusion à l'homme ; & l'homme , qui se cherche dans tout , lit avec plus d'intérêt l'histoire de ces êtres , dans lesquels il retrouve ses passions , ses qualités , & ses foibleffes.

M. de Buffon explique l'origine physique des idées , des sentimens , de la mémoire , de l'imagination des animaux , avec la même philosophie qu'il a montrée dans l'histoire de l'homme ; c'est à la perfection d'un sens , ou à l'imperfection d'un autre , qu'il attribue autant qu'à l'organisation , leur genre de vie , leur caractère , le degré & l'espèce de leur intelligence. Après quelques pages d'une métaphysique digne de Locke ou de Condillac , il tombe quelquefois dans des contradictions & des obscurités. Souvenons-nous que , depuis la mort de Socrate , les Philosophes de la Grèce se sont enveloppés des ténèbres de la double doctrine , & que celui qui a égalé leur génie , a pu imiter leur prudence.

S'il excelle dans la description des animaux , il n'est pas moins admirable lorsqu'il peint la surface de la Terre. Jamais l'éloquence descriptive n'a été plus loin que dans les deux Vues de la Nature ; c'est le spectacle le plus magnifique que l'imagination , s'appuyant sur la Philosophie , ait présenté à l'esprit humain. Lucrèce & Milton n'auroient pas fait une plus belle & plus riche description , &

Ils n'y auroient pas mis autant de philosophie. Là, le grand art du Peintre n'est que le choix des circonstances & l'ordre dans lequel elles sont placées ; ce sont toujours de grandes choses exposées avec simplicité : tous les détails sont grands, l'ensemble est sublime ; l'envie a voulu y voir de la parure, il n'y a que de la beauté.

Celui qui le premier avoit porté de grandes vues & des idées générales dans l'Histoire Naturelle, celui qui avoit retrouvé le miroir d'Archimède & fait une foule d'heureuses expériences, celui qui avoit fait plusieurs découvertes qu'il devoit à sa sagacité plus qu'à ses études assidues, a été bien excusable d'avoir porté trop loin le talent de généraliser, & d'avoir eu quelquefois un sentiment exagéré des forces de l'esprit humain. Ce génie actif & puissant devoit se trouver trop resserré dans les bornes que la Nature nous a prescrites. Il falloit un nouveau monde à ce nouvel Alexandre. Rapide dans ses idées, prompt dans ses vastes combinaisons, impatient de connoître, pouvoit-il toujours s'affervir à la marche lente & sûre de la sage Philosophie ?

Pardonnons-lui de s'être élancé d'un vol au sommet de la montagne vers lequel tant d'autres se contentent de gravir. C'est de là que, portant ses regards dans un espace immense, il a vu la Nature créer, développer, perfectionner, altérer, détruire & renouveler les êtres ; il l'a comparée avec elle-même, il a vu ses desseins, & a cru voir les moyens qu'elle emploie. De la hauteur où il s'étoit placé, cherchant à découvrir les causes de l'état du globe, les propriétés premières, & les métamorphoses des substances qui le composent ou qui l'habitent, il s'est précipité dans cet abîme des temps, dont aucune tradi-

tion ne révèle les phénomènes, où le génie n'a pour guide que des analogies incertaines, & ne peut former que de spécieuses conjectures.

Sans doute la doctrine de la formation des planètes & de la génération des êtres animés, fera citée au tribunal de la raison; mais elle y fera citée avec les erreurs des grands Hommes. Les idées éternelles de Platon, les tourbillons de Descartes, les monades de Leibnitz, tant d'autres moyens d'expliquer toutes les origines, tous les mouvemens, toutes les formes, n'ont point altéré le respect qu'on a conservé pour leurs inventeurs, parce que leurs brillantes hypothèses ont prouvé la force de leur imagination & celle de leur raisonnement.

Nous pouvons refuser d'adopter les systèmes de M. de Buffon; mais soyons justes sur la manière dont il les expose & dont il les défend; il ne les enveloppe d'aucun nuage; il est impossible de les présenter avec plus de modestie. Il ne les donne d'abord que comme des suppositions. Il commence par les appuyer des preuves les plus foibles; de plus spécieuses succéderont bientôt; il en arrivera de plus puissantes, il les environne de vérités: toutes se lient, se fortifient l'une par l'autre; la dialectique est parfaite, le style est toujours majestueux, clair, & facile; c'est celui que la raison pourroit choisir pour parler aux hommes avec autorité.

Quelque degré de vraisemblance que le génie de M. de Buffon ait pu prêter à ses systèmes, gardons-nous de croire qu'ils inspirent aujourd'hui une aveugle confiance; nous ne sommes plus au temps où les erreurs se propageoient sous les auspices d'un grand Homme. Toutes les opinions sont discutées; on distingue dans un système ce

qu'il y a de vrai ou de faux ; si l'expérience ne le soutient pas , sa foiblesse est reconnue , & on n'a pu la reconnoître sans acquérir de nouvelles lumières. Rendons grace aux hommes de génie qui ont imprimé du mouvement à leur siècle ; pardonnons-leur des illusions , lorsqu'en s'écartant de la vérité , ils ont augmenté le désir de s'occuper d'elle. M. de Buffon a inspiré une nouvelle ardeur pour toutes les Sciences qui tiennent à l'étude de la Nature. Il a rendu plus commun le plaisir de la contempler & celui d'en jouir ; il nous a fait partager son enthousiasme pour elle : nous la regardons aujourd'hui avec les yeux attentifs ou charmés du Philosophe ou du Poète ; nous lui découvrons de nouvelles beautés , quelque chose de plus majestueux ; nous lui arrachons tous les jours quelques secrets , dont nous nous flattons de faire usage.

M. de Buffon a été comblé des faveurs de la renommée ; on peut le compter dans le petit nombre des hommes qui ont reçu de leur siècle le tribut d'estime & de reconnoissance qu'ils avoient mérité. S'il eût cultivé un autre genre de philosophie , peut-être auroit-il été moins heureux. On aime à se délivrer de l'ignorance de la Nature , qui ne peut être utile à personne , tandis qu'il y a encore des hommes qui veulent maintenir l'ignorance morale. Le Physicien a des admirateurs , & ses Critiques ne relèvent que ses fautes. Le Philosophe , dont les études ont pour objet les droits de l'homme & les règles de la vie , reçoit de son siècle plus de censures que d'éloges ; quand le temps commence à rendre populaires ses maximes qui combattent l'injustice , il a moins de détracteurs , mais il conserve des ennemis.

M. de Buffon , dans ses jardins de Montbard , cher-

chant des vérités ou de grandes beautés , rencontrant les unes ou les autres , aimé de quelques amis qui devenoient ses disciples , cher à sa famille & à ses vassaux , goûtoit tous les plaisirs d'une vieilleffe occupée , qui succède à de beaux jours qu'ont remplis des travaux illustres.

S'il quittoit sa retraite délicieuse , c'étoit pour revoir ce Jardin Royal , ce Cabinet d'Histoire Naturelle , qui lui doivent ce qu'ils possèdent de plus précieux. Les bâtimens qui renferment une partie de ces trésors , avoient été embellis & agrandis par ses soins & même par ses avancés. Les merveilles des trois règnes y sont déposées dans un ordre qui semble être celui que la Nature indiqueroit elle-même. Ce Jardin , ce Cabinet sont devenus une bibliothèque immense , qui nous instruit toujours & ne peut jamais nous tromper. Là , M. de Buffon , jetant un coup-d'œil sur tout ce qui l'environnoit , pouvoit jouir , comme le Czar Pierre , du plaisir d'avoir repeuplé & enrichi son Empire. Il y recevoit les visites & les hommages des Savans , des Voyageurs , des Hommes illustres dans tous les genres , & même des Têtes couronnées. Plusieurs lui apportoient ou lui envoioient des animaux , des plantes , des fossiles , des coquillages de toutes les parties de la terre , des rivages de toutes les mers. Aristote , pour rassembler sous ses yeux les productions de la Nature , avoit eu besoin qu'Alexandre fit la conquête de l'Asie ; pour rassembler un plus grand nombre des mêmes productions , que falloit-il à M. de Buffon ? SA GLOIRE.